

Mbaye Diouf

"Kamouraska" d'Anne Hébert et "Une si longue lettre" de Mariama Bâ : un même "discours" féministe?

Romanica Silesiana 8/1, 255-265

2013

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

MBAYE DIOUF
University of Victoria

Kamouraska d'Anne Hébert
et *Une si longue lettre* de Mariama Bâ
Un même « discours » féministe ?*

ABSTRACT: *Kamouraska* by Anne Hébert and *Une si longue lettre* by Mariama Bâ. A Shared Feminist "Discourse"?

Exploring a research angle never yet investigated by literary critics, this text proposes a comparative analysis of novels by writers Anne Hébert, of Québec, and Mariama Bâ, of Senegal. The study joins a new research domain by integrating literatures of the "North" and those of the "South". Relations between men and women constitute a major focus in the novels, suggesting a social interrogation shared by both authors, as well as a common preoccupation for the feminine condition. Novels such as *Kamouraska* and *Une si longue lettre* seem to rewrite Augustinian libidos only through a systematic denunciation of religious and patriarchal discourse that declasses feminine subjects in the two societies. Their narrative and enunciative dispositions therefore organise literary subjects who, although particular in the works of each author, express, in a solidary manner, another way of being, as well as a "gendered" point of view.

KEY WORD: Anne Hébert, Mariama Bâ, novel, discourse, feminism, enunciation, Québec, Sénégal.

Évoquer ensemble les noms d'Anne Hébert et de Mariama Bâ dans une même étude, c'est aborder deux célébrités littéraires québécoise et sénégalaise mais aussi deux monuments de la littérature francophone sur lesquels s'est déjà largement penchée la critique. Celle-ci, sans relâche, a tenté de retrouver dans l'œuvre d'Anne Hébert soit les traces de l'exil (BISHOP 1993) et de la mémoire (ANCRENAT 2002), soit les secrets d'une mythologie constitutive (BOUCHARD 1993), soit les indices de « vie et de mort » (BROCHU 2000); d'autre part, la

* Cette recherche a été réalisée avec l'appui du FQRSC à qui j'adresse mes sincères remerciements.

critique essaie de délimiter l'espace intérieur dans les romans de Mariama Bâ (NNAEMEKA 1990) avant d'y déceler la part du mythe (PLANT 1996) ou du portrait de la victime (OJO-ADE 1982). Il s'agit donc d'une critique double, institutionnellement distincte, aux desseins parallèles et qui aborde séparément l'œuvre des deux écrivaines. Mon étude, par contre, se propose d'établir les lieux de rencontre entre deux romancières qui, quoique géographiquement et culturellement éloignées, n'en partagent pas moins le même questionnement de l'ordre social, la même préoccupation de la condition féminine et le même souci de l'humain. Considérés en particulier dans *Kamouraska* et *Une si longue lettre*¹, j'aimerais montrer que ces lieux de rencontre dévoilent des « sujets littéraires » communs qui transforment les personnages romanesques en figures emblématiques d'un vécu féminin dominé et partagé, mais tout aussi volontaire dans son triple rapport à l'homme, à la famille et à la société. S'ils manifestent de prime abord un « discours » de type féministe, les deux romans l'élaborent toutefois de manière inusitée, en faisant des parcours narratifs d'Elisabeth d'Aulnières (*Kamouraska*) et de Ramatoulaye (*Une si longue lettre*) une reprise romanesque des libidos augustinien.

D'entrée, *Kamouraska* et *Une si longue lettre* semblent poser les rapports entre genres au cœur des programmes narratifs et du positionnement actanciel des personnages. Les deux romans partagent la même dénomination du partenaire mâle qui est vu comme un « seigneur ». Pour les habitants de la contrée comme pour la future Madame Tassy, Antoine Tassy est le « seigneur de Kamouraska » à cause notamment de son statut aristocratique et de la richesse de son héritage, mais aussi de sa témérité et de son ascendant psychologique sur les habitants du village. Pour sa part, la narratrice d'*Une si longue lettre* avoue son amour profond à son « seigneur » (LL 82). Dans les deux cas, l'initiative de la relation sentimentale revient aux hommes. Entreprenant et volontaire, Antoine Tassy approche et séduit la « petite » Elisabeth, une fille pudique et candide dans la jeunesse de ses seize ans. Il lui prend la main le premier, l'emmène en promenade, l'embrasse et lui propose de l'épouser. Ramatoulaye, de son côté, se souvient ainsi de ses premières rencontres avec son homme : « Et pourtant, que n'a-t-il fait pour que je devienne sa femme ! » (LL 23).

Cette distribution initiale des rôles a un caractère symbolique car c'est des hommes que proviennent aussi les premiers bouleversements des équilibres familiaux. Dans les deux romans, la rupture se traduit par une transformation progressive de l'attitude des maris vis-à-vis de leurs épouses puis de leurs familles, avant de virer en un changement hostile de comportement. Et comme le rappelle André Brochu à propos de *Kamouraska* : « le récit est fondé sur une stratégie précise de dévoilement de l'essentiel, c'est-à-dire des réalités affectives

¹ Les deux romans seront désormais respectivement désignés dans le texte par les sigles K et LL suivis de la page.

et ontologiques profondes» (BROCHU 115). Un constat qui peut aussi aisément s'appliquer à *Une si longue lettre*.

En effet, le déclic apparaît d'abord dans un renversement du signe du mariage et de la relation amoureuse qui n'est plus une complémentarité et une communion chez les soupirants Modou Fall (pour Ramatoulaye), Antoine Tassy et Georges Nelson (pour Elisabeth), mais plutôt une distanciation et un abandon. Le renversement du signe du mariage se raidit même chez Antoine Tassy en une violente incompatibilité d'humeur configurée dans une succession symbolique de l'ombre et de la lumière. La blancheur de la neige à Kamouraska et à Sorel, les journées radieuses des fêtes dominicales et la joie de vivre de la jeune Elisabeth contrastent avec des pseudo-partenaires souvent peints habillés en noir, buvant de l'alcool le soir et mijotant de sales coups la nuit tombée. Ainsi dès la naissance de son premier fils, Tassy fuit le domicile conjugal — « Antoine a disparu » (K 84) — et s'adonne sans retenue à la boisson. Dans *Une si longue lettre*, Ramatoulaye remarque que son mari Modou Fall en fait de même au profit de sa seconde jeune épouse : « il ne vint jamais plus [...], il nous oublia » (LL 69).

Concupiscences

L'attitude et les parcours narratifs des personnages masculins dans les deux romans révèlent une réécriture des libidos augustiniens. La notion de libido qualifie le « champ des concupiscences » que Saint AUGUSTIN circonscrit en trois groupes : la *concupiscentia carnis*, la *concupiscentia oculorum* et l'*ambitione saeculi* (X, 30—4).

Les romans d'Anne Hébert et de Mariama Bâ semblent particulièrement mettre en scène deux de ces libidos : la *libido dominandi* et la *libido sentiendi*. En premier lieu, Anne Hébert et Mariama Bâ donnent à lire une illustration romanesque de la *libido dominandi* qui se traduit dans *Kamouraska* et *Une si longue lettre* par une volonté irrésistible de suprématie des personnages masculins sur leurs vis-à-vis féminins. Si la volonté de puissance d'Antoine Tassy trouve ses relais galvanisants dans l'alcoolisme, les fugues et la violence conjugale, celle de Modou Fall s'enracine dans un ordre social sénégalais qui reconnaît un pouvoir quasi monopoliste à l'homme. Cette position prédominante se réclame aussi bien de la tradition que de la religion et autorise Modou à prendre comme deuxième épouse l'amie et camarade de classe de sa propre fille aînée, Daba. Épouse dévouée, Ramatoulaye est aussi une « bonne institutrice » (LL 32) qui assume seule charges ménagères et professionnelles, « debout la première, couchée la dernière, toujours en train de travailler » (LL 34). Elle voit dans la décision de son mari une « trahison » et un « abandon » (LL 12), et même si ce dernier ne s'est jamais laissé aller à

des violences physiques à l'image d'Antoine Tassy dans *Kamouraska*, la violence psychologique du premier est à la mesure de la violence physique du deuxième.

Le premier mari d'Elisabeth se distingue en effet comme un « homme brutal » (LL 108), d'une agressivité verbale et physique inouïe. L'atmosphère familiale est viciée par un quotidien infernal : « s'affrontant, se blessant, s'insultant à cœur joie, sous l'œil perçant de madame mère Tassy » (LL 76). La relation conjugale devient un face à face périlleux dans lequel l'homme exprime une suprématie à la fois coléreuse et meurtrière :

Il lève le bras et brandit le poing au-dessus de ma tête. Pour me maudire. Je tiens mon fils dans mes bras et ferme les yeux.

LL 85

Il me torture et veut me tuer. À plusieurs reprises déjà. La dernière fois, il a voulu me couper le cou avec son rasoir.

LL 236

Le deuxième exemple d'assujettissement des femmes dans les deux romans est lié à la *libido sentiendi*, cet empire des sens sur l'individu et la raison qui, dans les rapports de genre, a tendance à réduire la femme en objet de plaisir. Dans *Kamouraska* et *Une si longue lettre*, les pulsions des hommes se cristallisent d'abord sur la femme aimée avant de dégénérer dans une sorte de libido débridée. Le ménage de Jérôme Rolland avec Elisabeth d'Aulnières et celui de Modou Fall avec Ramatoulaye se particularisent par leur longévité et par l'assiduité des maris. En quinze ans de vie commune, M. Rolland, épousé en secondes noces par Elisabeth, est resté un mari à l'attention ordinaire et respectueux des convenances sociales. Madame Rolland, de son côté, se résigne à cette existence sans éclat et s'accommode d'un mari qui réduit la vie familiale au « devoir » conjugal : « épouse parfaite de Jérôme Rolland, un petit homme doux qui réclame son dû presque tous les soirs [...]. Mon devoir conjugal sans manquer. Règles ou pas, enceinte ou pas, nourrice ou pas » (K 10). Son premier mari, Antoine Tassy, se remarque lui par ses multiples maîtresses à qui il réserve une maison spéciale, mais aussi par ses tendances masochistes : « mon mari aime les filles pas lavées, à l'odeur musquée. Il me l'a dit. Il boit du caribou » (K 72). Cette conception de l'épouse comme refuge charnel est aussi celle de Modou Fall dans *Une si longue lettre*. Dès sa première rencontre avec sa belle-mère, cette dernière le soupçonnait d'avoir un fort penchant pour les femmes et mettait en garde sa fille car, remarquait-elle, le rire de Modou Fall dévoilait un « écartement de dents »². La prémonition de la belle-mère se confirmera plus tard par l'attraction physique irrésistible qu'exercera la jeune Binetou sur Modou.

² Au Sénégal, une croyance superstitieuse affirme qu'une telle disposition dentaire chez l'homme ou la femme dans la rangée supérieure ou inférieure est le signe d'une grande vitalité sexuelle.

Présent dans *Une si longue lettre*, le thème de l'obsession sexuelle n'est cependant pas aussi ouvertement peint par Mariama Bâ. Par pudeur culturelle peut-être³, l'auteure préfère retenir ses marginaux dans l'anonymat en nous montrant une Ramatoulaye divorcée qui, malgré ses cinquante ans, voit « défiler et être assiégée par les vieillards et des jeunes gens en quête d'aventures pour meubler leur oisiveté » (LL 102). Un harcèlement physique et sexuel des hommes qui prédispose les femmes à une souffrance à la fois physique et morale. En se singularisant dans les deux romans par sa constance, sa richesse et son actualité, le sujet de la souffrance féminine devient un motif littéraire qui incorpore dans son procès aussi bien la diversité des brimades subies que la profondeur des déceptions ressenties, autant les frustrations contenues que les résignations forcées.

Dans les « séries narratives » comme dans les « séries dialogales » (LANE-MERCIER 22), le parcours d'Elisabeth structure une scène d'insatisfaction à la mesure des attentes portées sur les trois hommes de sa vie. Jérôme Rolland est un mari niais, une échappatoire socialement convenable plutôt qu'un partenaire intéressant. Avant lui, « attachée au lit d'un homme fou » (K 89), elle attend la « délivrance » (K 239) par un amant-docteur providentiel apparu dans sa vie à un moment critique diagnostiqué par lui-même : « anémie, grossesses trop rapprochées, faiblesse de la poitrine » (K 110). Or, tout le malheur existentiel d'Elisabeth naît de cet écartèlement permanent entre deux extrêmes : le bon (Dr Nelson, l'amant-docteur) et la brute (Tassy, le mari violent), l'illusion (entretenir une double liaison) et l'enfer (un mariage-refuge), la résignation (le contrôle parental) et le péché (commettre l'adultère).

Deux contraires renvoient donc chez Anne Hébert au même résultat car la femme est déçue à la fois par l'espérance (l'amant attendu) et par l'expérience (le mari craint), « l'ange et la bête », selon la belle expression d'Albert LE GRAND. Ses hommes l'accusent en employant un langage similaire. Tassy : « tu es maudite » (K 140) ; Nelson, avant sa fuite : « it is that damned woman who has ruined me » (K 248). À l'engrenage sentimental d'Elisabeth répond celui de Ramatoulaye, comme deux destins éloignés et proches à la fois, car pendant que l'une clame sa « grande lassitude » (K 198), l'autre crie son « immense tristesse » (K 23) et se plaint : « Être femme ! Vivre en femme ! Ah, Aïssatou ! » (LL 94).

C'est donc une race de femmes emblématiques que nous proposons ici Anne Hébert et Mariama Bâ, des femmes figées dans les surprises et les déconvenues de l'existence, se détournant de l'amour après l'avoir adoré, devenant de plus en plus philosophes jusqu'à découvrir peut-être le secret de la mort, à défaut de celui de la vie. Au moment où Ramatoulaye sonne gravement l'alerte, Elisabeth, elle, se montre profondément stoïque :

³ L'auteure appartient à l'ethnie pular du nord, la première islamisée et l'une des plus conservatrices du Sénégal.

Docteurs, prenez garde, surtout si vous n'êtes point neurologues ou psychiatres. Souvent les maux dont on vous parle prennent racine dans la tourmente morale. Ce sont les brimades subies et les perpétuelles contradictions qui s'accumulent quelque part dans le corps et l'étouffent.

LL 67

J'ai la vie dure. Une autre femme à ma place serait déjà cadavre sous terre depuis longtemps.

K 10

Dans *Kamouraska* comme dans *Une si longue lettre*, la dramatique situation conjugale contraint les personnages féminins à prendre en charge leurs destinées par une quête effrénée de liberté. Celle-ci apparaît toutefois à travers des modalités différentes dans les deux romans. En effet, si l'héroïne de Hébert trouve à travers l'adultère une manière d'échapper à une vie conjugale infernale, celle de Bâ par contre se tourne plutôt vers l'école et la formation pour s'approprier un des facteurs de domination masculine dans une société globalement illettrée : la liberté et le privilège social que procure l'instruction.

Renaissances

L'obligation de sauver les apparences sociales et de taire les frustrations féminines dans une société québécoise profondément puritaine et rigoriste ont exacerbé le désir de vie d'Elisabeth : « Je veux vivre. Je suis innocente. Je ne veux pas consentir à ce que mon mari exige de moi » (K 167). Le combat qu'elle décide de mener ne se fait alors ni sur le plan financier ni sur le plan juridique, mais bien sur le plan sexuel par le biais d'une repossession de son corps. Un corps maigre, secoué par les coups et les larmes, témoin de tant de renoncements et de meurtrissures que la « Petite » utilise désormais comme un étendard et comme une arme fatale. Elle se jette ainsi à corps perdu sur le premier homme à sa portée, mieux, que celui-ci soit l'ami de son mari donne encore plus de portée sociale à l'acte !

En trompant son mari, c'est une pierre qu'Elisabeth jette dans la mare des traditions de l'époque. En effet, son mariage a bien été organisé par sa famille qui y voyait un « très bon parti » (K 68). Ses trois Tantes Lanouette et sa mère — « j'obéis à ma mère ! » (K 106) — l'ont éduquée dans le respect des traditions canadiennes-françaises et dans une austérité toute chrétienne, puis l'ont poussée, à seize ans, dans les griffes d'un jeune et téméraire aristocrate. Comme le rappelle Le Grand, ce conditionnement trahit « obligatoirement le mensonge et la tyrannie qui se cachent sous le masque d'un ordre et d'une tradition sclérosés »

(LE GRAND 123). L'adultère assumé devient un véritable défi à la doxa et à la religion. L'une de ses tantes, Adélaïde, ne lui a-t-elle pas souvent rappelé le péché mortel que constituait une liaison hors mariage avec un homme ? Ne lui a-t-elle plusieurs fois dit qu'il fallait haïr la chair pour être sauvée ?

On peut donc voir dans la réaction insensée d'Elisabeth les germes de la revendication féminine de la liberté du corps et du refus de l'embrigadement catholique qui vont animer la Révolution tranquille québécoise notamment à partir des années 70. Le corps de la femme ne sera plus la possession exclusive d'un seul homme ni l'objet d'une proscription culturelle, mais voudra s'épanouir au gré de ses inclinations, dévoiler ses secrets inconnus, clamer son existence. Il voudra quitter le couvent pour descendre dans la rue, transgresser le devoir de discrétion et de camouflage, dénouer ses cheveux aux vents. Il faudra sans doute inscrire dans cette logique la série de révisions juridiques qui, plus tard, répondront aux revendications féministes au Québec, rendront caduque l'adjonction systématique du nom du mari à celui de la femme mariée ou encore imposeront, en cas de divorce, le partage équitable des biens entre les ex-conjoints.

Quoique insensé dans la société québécoise puritaine du XIX^e siècle (temps de la fiction), l'acte d'Elisabeth est motivé par un profond sentiment d'injustice qui remet en cause tous les fondements culturels et religieux de sa société, jusqu'à ce *sacramentum* que constitue le mariage, devenu un « piège » pour la femme : « Pris au piège tous les deux. C'est cela le mariage ! » (K 124) ; « Je n'ai été qu'un ventre fidèle, une matrice à faire des enfants » (K 11). Le mariage apparaît en effet comme un rouleau compresseur qui étouffe les vellétés d'accomplissement personnel et dont les mères des jeunes filles concernées sont souvent les complices actives ou passives.

De l'autre côté de l'Atlantique, l'héroïne de Mariama Bâ trouve la clé de sa libération, et à travers elle celle de toutes les femmes de sa condition, dans la scolarisation et la formation intellectuelle. Elle ne tarit pas d'éloges sur la prestigieuse École Normale William Ponty (ENWP) où elle a fait sa formation d'institutrice et qui constituait le principal centre de formation des premières élites africaines d'Afrique francophone pendant la colonisation. Une des « pionnières de la promotion de la femme africaine » (LL 26), Ramatoulaye loue la « mission émancipatrice » (LL 26) de l'ENWP, sa contribution dans la « libération de la femme noire » (LL 26) en vue de fonder une « Afrique nouvelle » (LL 26) décidée à « sortir de l'enlissement des traditions » (LL 27). Des traditions qui déterminent le destin de la femme selon le bon vouloir de sa famille et de la religion musulmane. Sa place et son rôle se résument à obéir à un homme, à faire des enfants et à tenir un foyer selon un discours social bien ancré dans les traditions islamiques.

Lorsque Ramatoulaye choisit comme époux pour ses « dix-huit hivernages » (LL 28) l'homme de son cœur au détriment de celui désigné par sa famille, la condamnation générale se lit sur les « regards désapproubateurs » (LL 29) de

son père, « l'indignation douloureuse » (LL 29) de sa mère, et les « sarcasmes » (LL 29) de ses sœurs. Comme Elisabeth dans un Québec catholique, le choix de Ramatoulaye est une véritable défiance dans un Sénégal musulman. Elle éconduit les hommes destinés à la médiation, dit sa volonté de refaire sa vie et refuse le *lévirat*⁴ à la disparition de son mari. *Une si longue lettre* illustre combien le fait religieux structure la vie sociale sénégalaise et montre l'importance du rôle des « féticheurs »⁵ et des « marabouts »⁶ dans la régulation des rapports sociaux tout en constituant une « attraction facile qui annihile toute volonté de lutte » (LL 73). Dans l'esprit de l'héroïne, l'école et l'instruction arrivent en contrepoint à tout ce système, elles sont un avènement majeur en Afrique, une bouée de sauvetage pour sa frange la plus fragilisée, les femmes.

Les femmes africaines ont en effet été longtemps maintenues dans l'obscurantisme de l'ignorance, méconnaissant le moindre de leurs droits et rigoureusement rangées derrière un homme tout puissant⁷. C'est pourquoi l'audience et la portée féministe du roman ont eu l'effet d'une bombe éditoriale⁸ et on peut bien mettre à son crédit plusieurs avancées sur la condition des femmes au Sénégal telles que la fondation d'associations féministes⁹, le renforcement des sanctions pénales contre les répudiations abusives, l'affectation de la moitié des revenus du mari, l'option consensuelle de la monogamie ou de la polygamie, le droit de contrôle des maternités, le remplacement de la notion de *Puissance paternelle* par celle d'*Autorité parentale* dans le Code de la Famille de 1998, ainsi que le vote d'une loi en mai 2010 sur la parité homme-femme dans toutes les fonctions électives au Sénégal.

Par ailleurs, dans les deux romans, la quête de liberté chez les femmes provoque parfois des réactions radicales comme le divorce ou le meurtre. Dans *Une si longue lettre*, Ramatoulaye et sa correspondante Aïssatou sont liées par une amitié profonde et ancienne qui fait de la camarade d'enfance une confidente pri-

⁴ Système matrimonial qui commande qu'après le décès d'un homme marié, son propre frère hérite de sa femme.

⁵ Sorciers ou charlatans supposés investis de pouvoirs mystiques et capables d'apporter des remèdes aux difficultés et souffrances des gens (bonheur, richesse, maladies) grâce à des rituels ésotériques et des gris-gris.

⁶ Notables religieux et prêtres coraniques jouissant d'un capital social élevé, souvent sollicités dans la gestion des rapports individuels et collectifs ou de la sauvegarde de la morale publique.

⁷ Aujourd'hui encore, toute la sociologie de l'ethnie mandingue, dans le sud du Sénégal, s'organise autour de cette toute-puissance de l'homme sur la femme. Philosophie de mystification religieuse et culturelle fortement ancrée dans les mœurs qui fait même de l'homme le détenteur de la « clé du paradis » de sa femme.

⁸ Traduit en plus de 20 langues, le roman gagne le Prix Noma en 1980.

⁹ L'auteure a milité dans différentes associations féministes comme Les Sœurs optimistes, le Cercle Femina, la Fédération des Associations Féminines et l'Association des Anciennes Normaliennes.

vilégiée. Ramatoulaye est solidaire de la décision de son amie de rompre avec son mari Mawdo Bâ, un homme incapable de s'affranchir de l'influence d'une mère conservatrice. Le mariage entre Aïssatou et Mawdo est « controversé » (LL 30) du fait d'un archaïsme culturel reposant sur des discriminations de *castes*. Après dix ans de vie commune et quatre enfants, le pacte de solidarité et de résistance du couple est rompu par Maodo qui, « pour ne pas voir sa mère mourir de honte et de chagrin » (LL 48), prend une seconde épouse de « même sang »¹⁰.

Au Sénégal, des millions de femmes vivent frustrées et résignées dans un régime conjugal de polygamie. La nouveauté qu'introduit Mariama Bâ, c'est de mettre en scène une femme qui ose se soulever contre ce système matrimonial souvent inéquitable et abusif. Il faut alors voir dans le « choix de la rupture » (LL 49) d'Aïssatou un vigoureux rejet de ce système doublé d'une dénonciation de la tradition des *castes* qui érige les uns en nobles supérieurs et les autres en serfs inférieurs. Au-delà de cette posture progressiste et réformatrice, la réaction d'Aïssatou constitue le véritable « fonds » romanesque de Bâ : la prise de parole et d'initiative de la femme africaine pour modifier ses conditions d'existence.

Si, pour Ramatoulaye, la position de son amie relève d'un « grand courage » (LL 50), celle d'Elisabeth ayant conduit au meurtre de son mari dans *Kamouraska* n'en représente pas moins un autre. Aidée de son amant Nelson, Elisabeth décide de se débarrasser d'Antoine Tassy et projette, dans un premier temps, d'envoyer la servante Aurélie à Kamouraska, habillée de sa « robe de velours rouge » (K 179), pour empoisonner Tassy. Finalement, c'est Nelson lui-même qui se charge de la besogne (K 124) qu'Elisabeth perçoit à la fois comme une libération et une renaissance :

Aurélie, j'ai un si méchant mari, tu sais bien, un si méchant mari, si méchant, méchant... Il fallait le tuer, il fallait ...

K 240

Le meurtre d'Antoine n'était pour nous que le prolongement suprême de l'amour.

K 163

Pour Claude Filteau, la résolution d'Elisabeth est une expression psychanalytique du désir de retour à l'ordre primaire car le meurtre de Tassy relève bien d'un acte symbolique : « Elisabeth réclame en tant que femme le prix de la dette de sang. Les hommes ont à payer de leur sang, le sang que perdent les femmes pour leur donner naissance » (FILTEAU 286). Mais aux yeux du petit peuple de Kamouraska et de Sorel, le comportement d'Elisabeth est injustifiable, illégitime et mérite un bannissement définitif de la société. Une sen-

¹⁰ Il épouse une de ses cousines nommée Seynabou.

tence sociale qui donne à lire *Kamouraska* comme un roman de la bipolarisation symbolique : la femme vs l'homme, l'individu vs la société, le désir vs la morale, la vie vs la mort.

Au final, le désir de réalisation conjugale se dédouble d'un désir libération personnelle pour former les réseaux narratifs de *Kamouraska* et d'*Une si longue lettre*. Malgré les hostilités et les sentences, Elisabeth d'Aulnières et Ramatoulaye Fall prennent en mains leurs destinées, et à l'instar des personnages féminins des *Fous de Bassan*¹¹ ou d'*Un chant écarlate*¹², les conditions de vie difficiles des femmes sont inséparables des contextes historiques et sociaux qui les façonnent. Ramatoulaye est convaincue que « toutes les femmes ont presque le même destin que des religions ou des législations abusives ont cimenté » (LL 129), cependant, *Kamouraska* et *Une si longue lettre* construisent des destins féminins spécifiques parce que romanesques, mais porteurs d'un « malaise d'être femme » que l'histoire des sociétés, l'aveuglement des fanatismes, l'ambiguïté des identités et l'actualité médiatisée rendent aujourd'hui encore très préoccupant.

Bibliographie

- ANCRENAT, Anne, 2002 : *De mémoire de femme. La mémoire archaïque dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert*. Québec, Nota Bene, coll. « Littérature(s) ».
- AUGUSTIN, Saint, 1962 : *Les Confessions*. X, 30—4. Paris, Desclée de Brouwer.
- BÂ, Mariama, 1979 : *Une si longue lettre*. Dakar, NEA.
- FILTEAU, Claude, 1977 : « La rivalité mimétique dans *Kamouraska* d'Anne Hébert ». In : *Anne Hébert, parcours d'une œuvre. Actes du Colloque de Sorbonne*. Montréal, L'Hexagone, 279—292.
- HÉBERT, Anne, 1970 : *Kamouraska*. Paris, Seuil.
- BISHOP, Neil, 1993 : *Anne Hébert. Son Œuvre, leurs exils*. Bordeaux, PUB.
- BOUCHARD, Denis, 1977 : *Une lecture d'Anne Hébert. La recherche d'une mythologie*. Montréal, Hurtubise HMH.
- BROCHU, André, 2000 : *Anne Hébert, le secret de vie et de mort*. Ottawa, PUO, coll. « Œuvres et Auteurs ».
- LANE-MERCIER, Gillian, 1989 : *La parole romanesque*. Ottawa, PUO/Paris, Klincksieck.
- LE GRAND, Albert, 1971 : « *Kamouraska* ou l'Ange et la Bête ». *Études françaises*. Vol. 7, 2. Montréal, 119—143.
- NNAEMEKA, Obioma, 1990 : « Mariama Bâ : Parallels, Convergence, and Interior Spaces ». *Feminist Issues*, 10—1, 13—36.
- OJO-ADE, Femi, 1982 : « Still a Victim? Mariama Bâ's *Une si longue lettre* ». *African Literature Today*, 12, 71—87.

¹¹ Anne HÉBERT : *Les Fous de Bassan*. Paris, Seuil, 1982.

¹² Mariama BÂ : *Un Chant écarlate*. Dakar, NEA, 1981.

PASCAL, Blaise, 1951 : *Pensées*. Paris, Éd. Du Luxembourg.

PLANT Deborah, 1996 : « Mythic Dimension in the Novels of Mariama Bâ ». *Research in African Literatures*, 27—2, 102—111.

Sites Internet

<www.assemblee-nationale.sn>. Date de consultation : le 10 janvier 2013.

Note bio-bibliographique

Mbaye Diouf est stagiaire postdoctoral à l'Université de Victoria (Canada). Ses recherches portent sur les énonciations romanesques postcoloniales et les sémiotiques féminines francophones. Il a codirigé l'ouvrage *Société et énonciation dans le roman francophone (Recherches francophones, n° 3, 2009)* et a publié plusieurs articles dont les plus récents sont : « Awumey, Diome, Mabanckou : une "politique" romanesque de l'immigration » (dans *Logosphère*, n° 7, Automne 2011), « Le *Même* dans les *Autres*. L'esthétique de la dissolution dans les romans d'Aminata Sow Fall » (dans Justin Bisanswa et Kasereka Kavwahirehi (dir.), *Dire le social dans le roman francophone contemporain*, Paris, Honoré Champion, 2011), « Écriture de l'immigration et traversée des discours dans *Le ventre de l'Atlantique* » (dans *Francofonie*, n° 58, Printemps 2010), « Anne Hébert et la trace du pays » (dans *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 9, Montréal, Fides, 2010), « Éléments d'un pacte de confiance : accommodements raisonnables et crispations discursives au Québec » (dans Éliane Allouch, Simon Harel *et alii* (dir.), *Confiance et langage*, Paris, In Press Eds, 2010).